

Le bulletin du

Le Regroupement du conte au Québec

RCQ

Mot du Comité bulletin

Par l'équipe du bulletin

Un 20^e bulletin du conte pour le temps des fêtes!

Toute l'équipe du bulletin est très heureuse d'avoir travaillé, pour vous, sur cette 20^e édition. Déjà...En ouvrant le 1^{er} bulletin, celui de décembre 2006, on replonge dans un autre temps. Il a changé ce milieu du conte en seulement quatre ans! On commençait alors à parler de la Journée mondiale du conte, à voir poindre les problématiques de la professionnalisation. Il y avait encore le regretté festival de Bouche à Oreille qui enflammait le printemps montréalais, tandis que le RCQ épuisait ses conseils d'administrations les uns après les autres.

Quatre ans et 19 numéros plus tard, nous pouvons nous permettre d'être fiers du chemin parcouru. Le RCQ est plus stable que jamais, le dernier colloque a été un franc succès; ce qui a permis d'accueillir trois nouveaux membres dans le comité du bulletin. Félicitons-les pour leur nouvelle implication. J'ai nommé : Jean-Marc Chatel (correction), Anaïs Fournier (rédaction de texte) et Murielle Larochelle (montage). Bravo et merci à vous!

Et pour tous ceux et celles que la laïcité n'a pas affecté au point de ne rien faire le 25 décembre, l'équipe du bulletin vous souhaite de joyeuses fêtes!

Sommaire

[Mot du Comité bulletin p. 1](#)

[Mot de la présidente p. 2](#)

[Portrait de conteuse : Michèle Rousseau p. 3](#)

[Où se trouve le village du conteur? p. 6](#)

[Conférence de la Federation for European Storytelling p. 8](#)

[Formation Marc Aubaret p. 9](#)

[Le collectage dans les années 2000 dans le Nord-Ouest du Québec : une affaire de menteries! p. 10](#)

[Déjeuner avec un « même » p. 13](#)

[Histoire et regards contemporains sur la mythologie p. 17](#)

[Rappel des parutions p. 23](#)

[Souvenirs du colloque 2010 du RCQ p. 23](#)

Mot de la présidente

Par Petronella Van Dijk



En ce lundi 15 novembre, je me repose dans la grisaille après trois jours d'un soleil bienfaisant! La fin de semaine ensoleillée a été consacrée au rassemblement annuel du RCQ : le colloque avec tous ses ateliers, l'assemblée générale avec tous ses bilans, ses questionnements et ses espoirs, et puis le spectacle de Michèle Rousseau, notre nouvelle membre honoraire, vieille dame de 79 ans qui nous a donné une belle leçon d'émerveillement. Un rassemblement rassembleur puisque les membres ont été présents au-delà de nos attentes et non seulement physiquement, mais bien avec toute leur tête, leurs paroles, leurs gestes fraternels!

Un rassemblement énergique et sympathique comme on n'en avait pas eu depuis plusieurs années et qui a permis, aux uns et aux autres, de se rencontrer, de faire connaissance, d'en apprendre sur les nombreuses actions, réalisations et projets du RCQ, d'en apprendre sur les Cercles de conteur à travers la province, sur le conte et différentes petites choses essentielles à sa présentation (la voix, le corps, l'histoire et la matière...), sur les diverses subventions accessibles, etc.

En somme, une rencontre annuelle qui nous a redonné, à toutes et à tous, un regain d'énergie et d'enthousiasme propres à soulever les nouvelles montagnes de papiers qu'il faut rédiger, relire, envoyer avant que de pouvoir concrétiser un des nombreux nouveaux projets qui sont sur la table et après avoir confronté le quotidien comme tout un chacun...

Plusieurs membres sont venus de loin : Gaspésie, Côte Nord, Iles-de-la-Madeleine, Gatineau, Lanaudière, et tous les autres. Dans le groupe, de nombreux nouveaux visages et, surtout, de nombreux jeunes. Quelques membres fondateurs étaient présents, heureusement, mais la relève se montre donc plus que le bout des lèvres et plus que le bout du nez... elle est bien là, prête à faire monter la salive pour que le conte continue sa longue marche à travers le temps.

La formation a été le thème central de cette rencontre et, peut-être pour une première fois, nous avons senti un **réel** intérêt de la part des participants. Depuis des années, en effet, des efforts sont réalisés pour que des formations aient lieu, à Montréal, à Sherbrooke, avec des maîtres d'ici et d'ailleurs mais, pour des raisons mystérieuses, ces formations n'attirent pas suffisamment de participants pour qu'elles nous semblent répondre à un besoin ou à une envie de connaissance profonde de la matière qui nous concerne.

L'enthousiasme des participants à la rencontre de cette fin de semaine nous conforte dans l'idée que nous n'avons pas perdu notre temps.

De nombreux projets sont sur la grande table du conte :

- Les formations, bien sûr...
- La Journée mondiale du conte (toujours le 20 mars)
- Le 20^e anniversaire de l'organisme Conteurs du Canada – 2012 à Montréal
- Le projet *StorySave* de Conteurs du Canada, avec Mike Burns
- Un lieu de travail
- Un lieu comme une Maison (de travail, de rassemblement, de prestation, de formation, de résidence, etc.)

Pour tous ces projets, outre le Conseil d'administration, plusieurs comités ont été mis sur pied et nous permettrons, selon l'urgence, d'avancer sur plusieurs plans.

Un nouveau conseil d'administration assumera, avec le coordonnateur, la gestion régulière de l'organisation et il est composé pour cette nouvelle année de :

- Steve Bernier (conteur, Trois-Rivières)
- Jérôme Bérubé (conteur, Baie Comeau)
- Robert Bouthillier (conteur et chanteur, Québec)
- Mélissa Felx-Seguin (amie du conte, Montréal)
- Carole Légaré (organisatrice, Lévis)
- Marie Lupien-Durocher (conteuse et organisatrice, Sherbrooke)
- Petronella van Dijk (conteuse et organisatrice, Sherbrooke)

J'aimerais particulièrement remercier les membres du conseil d'administration qui ont été avec nous pour l'année qui vient de se terminer : Claudette L'Heureux, Andrée Dufort et Raynald Barbarie. Merci de votre temps, de votre patience et des efforts conjugués qui ont permis d'aboutir à cette magnifique rencontre annuelle.

Merci aussi tant et tellement à Michèle Rousseau qui a été, ce samedi soir devant une cinquantaine de personnes ébahies, un exemple d'énergie, de beauté, de grâce et de courage. Infiniment merci Michèle.

J'aimerais enfin offrir mes sympathies, de ma part et de la part des membres du Conseil d'administration, à Brigitte Albert, qui vient de perdre son cher époux et père de ses deux enfants. Toutes nos condoléances.

[\[Retour au sommaire\]](#)

Portrait de conteuse : Michèle Rousseau

Par Marie-Agnès Huberland

« Toute petite, je voyageais dans d'autres mondes. Mon cœur savait qu'ils étaient aussi vrais que le monde où je me sentais enfermée. J'aimais les contes qui permettent de vivre dans le présent ces multiples réalités. Toute ma vie, j'ai écouté, conté au coin du feu, sur une plage, à l'école, sur un quai de métro, dans une urgence d'hôpital, à la radio, dans des festivals.

Maintenant que je suis vieille, me voilà prête à m'envoler plus loin que la lune, vers les étoiles. Je chevaucherai des rayons de lumière et j'irai les explorer » M. Rousseau



Comment vous présenter Michèle Rousseau?

La conteuse est discrète sur son parcours, sa propre histoire. Mais elle est généreuse pour partager sa vision du conte. Céramiste, professeure de yoga de longue date et mère, son expérience est large. Et comme elle est femme curieuse, elle nous emmène rapidement dans un voyage où elle croise et tisse des liens issus de ses nombreuses lectures et de ses réflexions sur les enjeux actuels. Cet article

sera donc une tentative pour vous transmettre les points forts de l'atelier qu'elle a animé en mai 2010, organisé par « Cantine motivée », d'une entrevue téléphonique faite en novembre 2010 et de la belle soirée au colloque 2010 où elle fut reçue comme membre honoraire du Regroupement du Conte au Québec.

Parmi les références qui ont influencé sa pratique du conte, elle cite la rencontre de conteurs anglophones lorsqu'elle vivait à Toronto. Elle parle d'Alice Kane, une conteuse visionnaire qui puisait dans les archétypes pour nourrir ses récits. Elle cite John Andrew, John Butler. Cette période où elle s'est sentie accueillie à Toronto lui a permis d'écouter beaucoup. Écouter. D'abord écouter avant de conter.

Puis, au Québec, elle ne cache pas qu'il y eut des périodes où à travers rencontres et croisements, il ne lui a pas toujours été facile de trouver sa place. Question de génération? Question de lieux? Toujours est-il que maintenant, avec le recul, avec sa pratique du conte auprès des publics de tous horizons elle va à l'essentiel pour parler de ses convictions.

L'essentiel pour un conteur? L'essentiel dans sa pratique du conte?

« Il y a un moment dans la vie du conteur où on n'a plus envie de faire des effets. On a envie que les gens soient libérés, qu'ils soient touchés, simplement qu'ils reçoivent. »

Lors de l'atelier, elle a invité les participants à faire un portrait collectif du conte. Et de petite touche en petite touche, voici ce qui s'est ébauché. Pour ce qui est de la présence et du rôle de la magie dans le conte, il importe de voir qu'elle n'est qu'apparence. En fait, le conte invite le héros à une rencontre : la rencontre avec son vrai pouvoir, ce qui est tout autre chose. La magie n'est souvent qu'une amorce, un déclencheur à cette confrontation essentielle. Cette rencontre a un prix. Il se mesure avec le risque toujours possible de chute, au risque d'échouer.

Dans les contes, le héros est souvent appelé à voyager, à trouver un chemin, son chemin. Et qui dit voyage, dit invitation à se transformer. Nous voilà amené à la dimension alchimique du conte qui revêt une grande importance. La transformation amène à une évolution, un changement de conscience, à élever la vibration de la matière, de l'énergie vitale. Contes... transformation... cela peut-il aller jusqu'à une dimension de guérison? Ceux qui sont familiers avec l'œuvre de Clarissa Pinkola Estès¹ savent que le conte peut conduire jusque là si le conteur est ancré et à l'écoute. Ouvert à la rencontre. Si l'auditeur est réceptif, si les contes sont choisis avec justesse et si le mystère de la rencontre s'accomplit. Mais pour approfondir ce sujet, rien de tel que de se référer aux écrits de Pinkola Estès, par exemple. Lors de l'atelier, elle nous avait aussi cité Sean Kane : « *Wisdom of the mythtellers* »

Puis elle enchaîne sur le temps. Elle nous rappelle qu'avant le calendrier grégorien, le temps était rythmé sur les cycles féminins, lunaires, bref, le temps avait un fondement organique. Le temps dans le conte. Quel temps a-t-on pour conter? C'est toujours un défi pour le conteur : en une minute, en une phrase... arriver à livrer du sens. Le temps... le silence... savoir en user à bon escient. D'ailleurs la façon dont le conte parle du temps n'est pas banale. Les formules dont les variantes sont nombreuses nous amènent à entrer dans une autre dimension : il y a une mise en abîme du temps. C'est alors que Michèle Rousseau nous fait voir un lien tout à fait intéressant avec la physique quantique. Quand on dépasse la vitesse de la lumière, on entre dans une autre réalité, la causalité disparaît. Retour au conte : le langage y est symbolique, on entre aussi dans une autre réalité,

¹ Clarissa Pinkola Estès est née en 1945 aux États-Unis dans une famille d'origine hongroise. Elle est diplômée en ethnologie et en psychologie clinique (Ph.D.). Elle est conteuse et psychanalyste.



la synchronicité règne. On parle en phrases simples. Et le sens se révèle. Nul besoin de démontrer, ni de prouver.

Pour celles et ceux qui se demandent si ce voyage dans le conte ne devient pas chose trop grave, voilà que Michèle Rousseau nous ramène vers plus de légèreté. Car elle insiste sur la dimension de la fête, sur l'importance du rire. Il nous faut avoir l'espace pour rire. Il nous faut entrer dans la fête. L'époque actuelle accablée de questions de survie et de crises de toutes sortes est une période où nous devons pouvoir amorcer une transformation, une mutation. Pour y arriver, nous avons besoin de l'énergie du rire, de la joie. Le sens de la fête, elle l'a appris dans une période fondatrice de sa vie. Enfant, malgré la guerre, sa mère réussissait à préparer la fête à Noël. Malgré la rareté de la nourriture, elle parvenait à grappiller patiemment farine, œufs et ce qu'il fallait pour qu'un gâteau soit sur la table. Voilà comment cette période de carence vécue dans son enfance rejoint soudainement notre époque d'abondance qui est paradoxalement trop souvent marquée par le vide, le manque de sens.

Plus que jamais, elle pense qu'on a besoin de contes de transformation. Elle se questionne sur l'utilité des contes de ruses, plutôt que la ruse, avoir le cœur droit, et passer l'obstacle dans une énergie d'équilibre, la voie du milieu. Et surtout elle insiste pour que l'on pratique dans le conte une parole libre, vibrante. Michèle Rousseau, artisane, tisserande de sens... peut-on paraphraser Jean Ferrat : « Je ne conte pas pour passer le temps... »

Sans crainte de métissage, partout où elle a vécu, où elle a glané, elle a fait récolte. Que ce soit dans la riche tradition des amérindiens dont elle se sent très proche. Que ce soit dans la riche tradition de l'Égypte ancienne qui la passionne. Que ce soit dans ses lectures sur les avancées de la science ouvrant sur des mondes insoupçonnés qui rejoignent et éclairent soudain les écrits ou les paroles de la tradition d'une autre façon. De tout cela elle fait son miel et nous invite à y trouver notre propre chemin, elle nous ouvre des questionnements...

Lors de la soirée du 13 novembre, elle a invité les conteurs de façon pressante à exercer leur art avec conviction, sans se laisser mettre en boîte. De trouver peu à peu leur propre voix, « Soyez vous-même, habitez-vous ! », pour offrir un moment de rencontre vivante, pour faire œuvre de transmission.

Et pour conclure, un lien encore entre tradition et modernité! Elle pense que les enseignements dont nous avons besoin actuellement, dans l'état du monde, sont des enseignements issus de peuples n'ayant pas perdu le contact avec la terre : amérindiens, aborigènes d'Australie, inuits... Ainsi *Spidervoman*, la femme araignée reconstruit la toile qui tient la terre quand la terre est en danger. Elle cite Hubert Reeves, ce chercheur visionnaire : « on m'avait dit que je n'étais que poussière... mais je ne savais pas que c'était de la poussière d'étoiles... »

Voilà où cette conteuse fascinante nous a entraînés... à nous de poursuivre l'invitation au voyage... Dans son panier en mai dernier, elle avait apporté :

PINKOLA ESTÈS, Clarissa. *Femmes qui courent avec les loups*. Paris, Grasset, 1996, 481 p. (version originale en anglais)

VON FRANZ, Marie-Louise. *La femme dans les contes de fées*. Éditions J. Renard la Fontaine de Pierre, réédition chez Albin Michel, format de poche

VON FRANZ, Marie-Louise. *L'interprétation dans les contes de fées*. Éditions J. Renard la fontaine de Pierre, réédition chez Albin Michel, format de poche

VON FRANZ, Marie-Louise. *Les modèles archétypiques dans les contes de fées*. Éditions La Fontaine de Pierre

[\[Retour au sommaire\]](#)

Où se trouve le village du conteur?

Par Micheline Lefebvre et Jacques Falquet

Nous vous présentons un extrait d'une table ronde organisée en collaboration avec le Regroupement du Conte au Québec, la 7^e édition du Festival de contes et légendes en Abitibi-Témiscamingue et le 34^e Salon du livre de l'Abitibi-Témiscamingue à Val-d'Or. Animée par Jacques Falquet, cette table ronde a eu lieu le 30 mai 2010 au Salon du livre de Val-d'Or. Elle a regroupé Robert Seven Crows, Jocelyn Bérubé, Joujou Turenne et Victor Cova Correa.

Compte-rendu rédigé par Micheline Lefebvre et révisé par Jacques Falquet.

Table ronde

Jacques Falquet

Par définition, le conte est la transmission de la mémoire des choses du passé; mais il est aussi une création, non seulement parce que les histoires d'hier sont constamment réinventées, mais aussi parce que les conteurs inventent toujours de nouvelles histoires. Ils jettent un pont entre le passé, le présent et l'avenir et aussi entre l'ici et l'ailleurs. Nos conteurs invités ont comme points communs l'amour de la tradition et l'engagement, mais aussi l'exil : l'exil d'un village disparu, dans le cas de Jocelyn Bérubé; l'exil géographique, dans le cas de Joujou Turenne et de Victor Cova Correa; et l'exil culturel, dans le cas de Robert Seven-Crows.

Alors, voici les deux questions que j'aimerais vous poser. Premièrement, **comment vivez-vous votre engagement dans le présent au carrefour de toutes ces influences?** Deuxièmement, si un rapport de symbiose existe entre le conteur et son village (puisque le conteur sert son village et que le village nourrit son conteur), **où trouvez-vous aujourd'hui votre village?** Existe-t-il déjà ou est-il créé à chaque fois que vous vous retrouvez devant un auditoire?

Robert Seven Crows

D'abord un rappel historique concernant les contes venus au départ de nos nations, celles des Micmacs, qui étaient pour la plupart sur la côte atlantique. Les Micmacs ont été les premiers à avoir été baptisés et aussi infectés par les maladies; nous avons donc vite perdu la transmission de nos contes. Aussi, la plupart de nos contes ont été assemblés par des missionnaires, c'est-à-dire par des gens d'une autre culture.

Quand j'ai reçu le titre de *a'tukweninu* — « porteur des anciennes paroles » ou conteur —, une ancienne m'a donné un livre épais comme une brique; c'était tous les contes de la nation recueillis par un missionnaire et elle m'a dit : « Avant de conter tes contes, enlève l'Église de partout; ensuite, tu vas me les raconter ». Je ne comprenais pas trop... Et puis j'ai vu qu'il y avait des anges gardiens là-dedans! Il a fallu que j'enlève le folklore catholique pour les conter comme ils étaient à la base. C'est très important pour moi, cette fidélité.

Conter des contes traditionnels dans un contexte moderne, c'est quelque chose que j'aime faire et que j'apprécie.

On ne peut pas vivre comme il y a 500 ans, mais on peut faire revivre notre culture dans l'ère moderne avec les contes tels qu'ils étaient à la base. Peut-être qu'on s'est sentis exilés, mais avec la jeune génération, on retrouve dans les contes l'essence culturelle sans retourner il y a 500 ans. Le plus bel exemple de transmission d'écriture de contes, on le trouve chez Samian, un rappeur qui vient de Pikogan, un village algonquin près d'Amos. Il traduit des paroles pour nous, en enlevant tout le folklore de ses textes.



Culturellement, le conte dans la version amérindienne était conté l'hiver sur la ligne de trappe, parce que l'été, les gens n'avaient pas le temps : ils étaient trop occupés, il fallait qu'ils vivent. Ça se racontait aussi dans les wigwams, les maisons longues; les conteurs racontaient leur journée de chasse. C'est grand-père qui disait : « qu'est-ce que t'as fait aujourd'hui? » Et on racontait : « Sur la ligne de trappe, j'ai vu des traces de loup, j'ai vu sur le territoire... » J'ai grandi à conter les contes dans les wigwams.

Ça a été tout un choc pour moi, en 2000, d'aller en France dans les festivals, sur scène et d'avoir à faire que les gens écoutent parce que chez nous, la *job* du conteur c'est de conter, pas de se faire écouter. Chez nous, dans la maison longue, il n'y avait pas de scène mais beaucoup de personnes qui dormaient dans les banquettes. Quand l'aîné disait : « Va conter ! », même à 2 heures du matin, c'est certain personne ne se faisait écouter : tout le monde ronflait. Alors, j'ai compris que l'important était de perpétuer la parole pour qu'elle continue.

J'ai eu la chance de conter tout partout, et je crois que j'approche de ce que je pense que le conte traditionnel a légué. Ça m'est arrivé cette semaine au Lac Simon, une réserve algonquine près d'ici. J'ai conté mes histoires à des gens à qui je n'avais pas expliqué mes références algonquines, mais tout le monde a compris. Ça m'a fait un baume; et là, je me suis dit *migwesh, migwesh* (merci)!

Nous les conteurs, il faut renouveler notre répertoire pour garder le conte vivant. Quand ça ne me tente pas, que j'en ai assez, je disparaîs dans le bois pour me ressourcer et redonner de la vie à mes contes. Et c'est à nous aujourd'hui conteurs de créer une place vivante pour le conte et ce n'est plus particulièrement dans le bois, ce n'est plus particulièrement sous un arbre, c'est tout partout, parce qu'on porte notre culture avec nous. Avant, on partageait le conte dans notre clan; puis il a été caché; et là c'est à nous autres de le partager en le faisant voyager.

Dans un atelier récemment, les gens m'ont demandé : « Est-ce qu'on peut conter des contes des Amérindiens? » « Pas de problème, que j'ai répondu, mais il faut connaître le nom de leur territoire, comment ils chassent, comment ils font l'amour, comment ils élèvent leurs bébés, comment ils s'embrassent, comment ils se disent « Je t'aime. » Si tu connais tout ça, vas-y. Sinon, comment peut-on donner un conte dont on ne connaît pas la culture? Les conteurs sont des porteurs de tradition, ils disent : « Voici notre histoire. » Malheureusement, le conte est le petit frère pauvre de la danse, de la musique, du théâtre; pourtant, le conte est la base de tout. Ces histoires étaient chantées et contées en même temps. *Migwesh!*

Robert Seven Crows, conteur d'origine micmac et grand porteur des traditions de toutes les nations autochtones au Québec.

[\[Retour au sommaire\]](#)

Conférence de la Federation for European Storytelling

Par **Éric Gauthier**

À la cafétéria de l'Université de Reading, le midi, on entendait discuter dans une demi-douzaine de langues différentes. Nous étions une soixantaine de participants en provenance de dix-sept pays, réunis pour la troisième conférence annuelle de la *Federation for European Storytelling*.

Née d'une idée d'Abbi Patrix (France) et Mats Rehnman (Suède), la FEST vise à regrouper des associations régionales ou nationales de conteurs, ainsi que d'autres organismes voués à la promotion du conte. L'idée fait son chemin. Cet été, en plus des nombreux Anglais qui nous accueillent, on comptait beaucoup de représentants des pays scandinaves. S'y ajoutaient l'Irlande, la Grèce, l'Allemagne, la France, la Pologne... J'y représentais le Regroupement en tant qu'observateur, donnant ainsi suite à la présence de Nicolas Rochette et Céline Jantet l'an dernier. Dale Jarvis représentait *Storytellers of Canada* - Conteurs du Canada.



Nous avons discuté de formation. Il a été question des laboratoires de création de la Maison du conte de Chevilly-Larue, du projet de mentorat de la *Society for Storytelling* d'Angleterre, du mentorat bénévole de Pep Bruno, en Espagne, qui reçoit une jeune conteuse pendant une semaine entière à tous les trois mois. On lançait des questions épineuses : Que faire des conteurs ennuyants? Comment inculquer l'émerveillement?

La présentation de Torgrim Mellum Stene sur le conte multilingue a eu beaucoup d'effet. Stene a raconté en compagnie de Ragnhild A. Mørch en mélangeant jusqu'à quatre langues: l'anglais, le suédois, l'allemand et le norvégien (cinq langues si on inclut le langage corporel). L'un racontait un peu dans une langue, l'autre continuait dans une autre; il leur arrivait souvent de surenchérir, chacun reprenant et précisant dans sa langue des détails fournis par l'autre. Par moments, ils rappelaient un vieux couple racontant une vieille histoire, chacun tirant la narration de son côté. Il en résultait une manière de conter spontanée et très dynamique, marquée par le rythme et la répétition. Pas de traducteur: juste des conteurs.

Stene proposait pour ce "co-racontage" les principes suivants:

- « *less is more* » : il vaut mieux ramener l'histoire à sa trame essentielle
- les diverses langues utilisées se comportent comme des instruments différents; on gagne à exploiter la musique et le potentiel poétique de chacune
- approche séquentielle: chaque conteur fait avancer l'histoire sans répéter tout ce que le conteur précédent vient de dire (bien qu'il puisse y avoir du chevauchement)
- varier le rythme: éviter de découper l'histoire en "blocs" de longueur égale

Un auditeur qui ne comprenait pas toutes les langues utilisées ne pouvait pas comprendre tous les détails de l'histoire, mais la gestuelle des conteurs aidait à pallier à cette incompréhension. Certains ont observé que l'histoire elle-même risquait de se voir reléguée à l'arrière-plan; par contre, il s'ajoutait une dimension nouvelle, le public prenant plaisir à observer l'interaction des conteurs. Je ne crois pas que le co-racontage soit une solution à tous les problèmes rencontrés lors de spectacles multilingues. C'est tout de même une approche intéressante, presque une discipline en soi. Plusieurs participants s'y sont essayé lors de la séance de laboratoire du jeudi soir.

Constatez vous-mêmes :

- Mats Rehnman et Clare Muireann Murphy : http://www.youtube.com/watch?v=x_fb-vBy19Y
- Fugue contée : <http://www.youtube.com/watch?v=xrDe6HRF9tM>

La FEST cherche encore à préciser ce qu'elle veut devenir, mais elle sert déjà de catalyseur en encourageant des organisations à se former et à communiquer entre elles. La conférence offre une bonne occasion de se renseigner sur l'évolution du conte dans d'autres pays. L'an prochain, elle sera jumelée au marathon de conte de Guadalajara, en Espagne.

Consultez le site Web d'Éric Gauthier : <http://ericgauthier.net>

[\[Retour au sommaire\]](#)

Formation sur l'histoire de la littérature orale avec Marc Aubaret du CMLO (30-31 octobre 2010)

Par Hélène Lasnier



Des grands mythes aux devinettes...

Nous étions 16 « randonneurs » en ce samedi matin, prêts à pénétrer dans la grande forêt de la littérature orale... Si la plupart venait de Montréal ou des environs, d'autres arrivaient d'aussi loin que Baie-Comeau ou M tis-sur-Mer.

Conteurs en herbe ou doyens, amis du conte ou complices de toujours, chacun, chacune avait son sac à dos et puis nous sommes partis, guidés par le Grand Manitou sur les sentiers touffus de la foisonnante tradition orale...

Marc Aubaret, ce grand Manitou, est ethnologue et anthropologue. C'est un passionné de la littérature orale. Directeur du CMLO (Centre méditerranéen de la littérature orale), il offre, lors de ses visites au Québec, des formations. Et en bon conteur, il nous a fait voir (sans l'aide d'aucune note) la cartographie de la littérature orale tout en nous livrant des clés sur l'art de conter. Un contenu magistral et dense.

Nous avons exploré avec lui les sentiers des récits fondateurs de l'humanité : mythes, épopées, légendes... D'autres chemins nous ont fait découvrir les fables, les récits de vie, les chants... Nous avons cueilli au passage des « *petites formes* » comme les proverbes, devinettes ou vire-langues... pour en arriver au beau milieu de cette forêt à un arbre, celui du conte. Là, nous avons *pique-niqu * : contes facétieux, fantastiques, de sagesse... Tous nos sens étaient en éveil quand nous avons abordé les contes merveilleux... l'odeur de Jean-de-L'Ours, la noirceur au fond du puits... nous avons même goûté à la grand-mère du petit chaperon rouge... Quel festin!

Mission accomplie pour Marc Aubaret : en traversant le conte, le conte nous a traversés... En marchant sur le sentier du conte, le conte nous a fait avancer... « En travaillant le conte, dit-il, le conte nous travaille! »

Et qu'en est-il aujourd'hui de cette littérature orale? Après avoir compris l'importance de sa transmission dans

l'évolution de l'humanité et l'importance toujours actuelle de ces récits, comment transmettre ce patrimoine vivant, ce levain de la parole dans les règles de l'art? Marc Aubaret nous a proposé des pistes de réflexion pour rencontrer les défis de notre époque : interculturalité, survalorisation de l'écriture, « consommation » du conte en regard de la transmission... Au bout du compte, il se dit fasciné par cette évolution, il sourit, ses yeux brillent et répond tout simplement : la littérature orale est en pleine évolution, et on ne sait pas la suite de l'histoire...

Je suis revenue chez moi littéralement « enchantée » et dans mon sac à dos, où dormaient Gilgamesh, Blanche-Neige et trois géants, j'ai retrouvé tout au fond une devinette :

“*Blanche prairie, noire semence, cinq bœufs tirent la charrue...*” Un indice : le mot (un substantif) figure dans cet article... Réponse dans le prochain bulletin!

À noter que Marc Aubaret reviendra au Québec en 2011. Nous vous tiendrons au courant de ses prochaines formations.

Adresse sur site du CMLO (où vous pouvez écouter des extraits de conférence de Marc Aubaret) : <http://www.euroconte.org/ACCUEIL/tabid/1/language/fr-FR/Default.aspx>

Un site qui vaut le détour!

[\[Retour au sommaire\]](#)

Le collectage dans les années 2000 dans le Nord-Ouest du Québec : une affaire de menteries!

Par Guillaume Beaulieu - *Conteur à temps plein en Abitibi-Témiscamingue et chevaucheur d'original*



Étant conteur à temps plein depuis l'automne 2007, natif de l'Abitibi-Témiscamingue et toujours résident de cette froide, planche et jeune partie du Québec, je me suis lancé dans une tournée de collectage dans ma région à l'été 2008. Parce que la colonisation s'est faite en provenance de presque toutes les autres régions québécoises, une part des constats sera applicable à ces régions. Ayant étudié en anthropologie sociale et culturelle à Québec et ayant poursuivi mes réflexions entourant le collectage, voici mes constats :

La plupart des conteurs de la province qui ont fait du collectage vous diront : « J'ai cherché des personnes âgées qui me diraient des contes et à part un ou deux vrais contes, je n'ai eu que des récits de vie souvent amplifiés. »

Au point de vue sémantique, à la suite de plus de 200 entrevues, force est de constater que les termes *contes* et *légendes* se confondent tout à fait pour la plupart des gens, et que les récits de vie amplifiés ont droit au même traitement. Dans les conversations courantes, un conteur comme moi se fait dire à chaque anecdote ou fait comique, étrange ou curieux, que ce qu'on vient de dire, ferait assurément un bon début de conte nouveau. Ainsi, en arrivant au restaurant du village en posant la question : « Connaissez-vous des gens d'ici qui pourraient me raconter des contes ou des légendes? », la phrase est vite devenue : « Connaissez-vous des gens pouvant me raconter des légendes locales, des anecdotes intéressantes, des tranches de vie tirées par les

cheveux? ». Je concluais souvent en posant quand même la question des contes traditionnels, mais sans grand succès.

Concernant les légendes ou les faits en voie de devenir des légendes, par oubli ou effet de distorsion par le *bouche à oreille*, la plupart du temps les histoires sont incomplètes. Il manque soit le début, soit la conclusion ou encore, elles se résument trop vite et les détails demandés se font rares. Bien souvent, on note alors un espoir de l'interlocuteur pour que, ce qui fut dit, soit repris par le conteur pour en faire une légende complète et qu'à la fin de l'histoire le conteur le remercie. Une gamme très large de propos est assez facile à recueillir par celui qui sait écouter activement les gens rencontrés même pour la première fois. « Oui, oui, monsieur, entrez, vous ne me dérangez pas du tout; j'ai bien des choses à vous conter, tout dépend de ce que vous voulez savoir. Ah! N'enlevez pas vos souliers. Ici, on ne marche pas sur la tête! Vous prendrez sûrement un bon café. Vous êtes un petit Beaulieu, c'est ça? Êtes-vous de parenté avec Ti-Mé Beaulieu par hasard? ». Huit fois sur dix, les gens de notre région ont cette ouverture par rapport à autrui. Ça impressionne toujours les gens des grandes villes : « Tu es allé voir le gars chez lui, comme ça, sans t'annoncer? Il t'a fait entrer sans te connaître et t'a offert un café? C'est incroyable! Eille, tu pourrais faire un nouveau conte avec ça! ».

Je me dois de mentionner une différence majeure entre interroger un homme âgé ou une femme âgée. Modestement, la femme ne tient pas à faire l'objet d'une histoire et ne se permet que très rarement de mentionner un fait imprécis ou sur lequel elle doute. Alors, elle expose longtemps son doute au collecteur pour être certaine de ne pas l'induire en erreur et ainsi faire courir une information fausse. Aussi, elle laisse parler son mari en premier, même si elle occupera 80 % du temps de la conversation. Physiquement en retrait par rapport à son mari, elle corrige les imprécisions de ce dernier qui minimise le correctif pour garder sa crédibilité, par exemple : « Les premiers qui sont arrivés pour fonder notre village venaient de Ste-Anne-de-La-Pocatière et ils étaient 12 ». « En fait, monsieur, ils étaient 22, mais il y en a 10 qui se sont découragés en voyant que le chemin n'était même pas fait et sont repartis aussitôt. Tu peux continuer Roger. » « C'est ça que je disais Thérèse, ils étaient 12 qui voulaient VRAIMENT fonder le village. Je le sais, mon père était un des 12 ». Finalement, quand la femme âgée est citée principalement dans une histoire, elle fait attention pour ne pas s'en vanter trop fort. Les temps changent et les différences hommes-femmes se font plus subtiles maintenant, pour les jeunes générations, bien que l'ancienne tendance soit plus tenace qu'on pourrait le croire.

Quant au contenu, les légendes de « *curés miraculeux* » sont nombreuses chez les personnes âgées et les histoires de peur, voir à tendance paranormale, sont presque absentes. C'est exactement le contraire chez les générations plus jeunes. Au début des années 70, un collectage en Abitibi-Témiscamingue montrait bien que la primauté de la raison tout azimut n'avait pas gagné autant de terrain qu'aujourd'hui. On peut entendre en archive sonore, un homme de qui le père serait déjà allé faire la « *chasse-galerie* » (sorte de voyage hivernal mythique québécois, en canot volant). Il y croyait vraiment. C'est trop gros et invraisemblable pour nos oreilles contemporaines. Pour plusieurs contemporains, écouter des contes et des légendes, c'est accepter volontairement de se laisser emporter naïvement dans un univers où, dès que l'histoire est terminée, nous venons à savoir pertinemment que tout cela ne s'est pas déroulé. Ce qui reste de magique tient en peu de chose, au sens où un phénomène ne s'explique pas scientifiquement et est toutefois cru. J'en reviens à une phrase de mon regretté professeur Bernard Arcand : « La religion est la dernière magie de l'Occident ». C'est tout dire.

Arriver à transcender la rationalité solidement ancrée dans la tête d'un adulte pour plus qu'une simple soirée, est possible. La preuve est faite dans notre région qu'un bon conteur-menteur est capable de vous faire douter de la moindre certitude. Jouant en territoire concret, ici et maintenant, en pleine conscience de parler à un public jamais acquis, il étire la frontière du vraisemblable pour étendre toujours davantage le champ des possibles. Il lui

arrive souvent de se mettre en scène et de parler au « JE », ce qui permet de connaître à fond le sujet et d'improviser des détails crédibles. Bien sûr, il y a le plaisir de faire croire que le brochet (poisson de taille moyenne) mesurait 7 mètres de longueur, en y ajoutant des détails techniques. En doutant, j'ai froissé l'homme qui m'en a parlé. J'hésite encore aujourd'hui, même si tout le monde me dit que c'est absolument impossible. Il n'y a pas que le divertissement. Dans le palmarès des meilleurs conteurs-menteurs de village, on en retrouve un qui fait visiter son village comme étant la Capitale du bout du monde... et tout le village en est arrivé à le croire! Par ailleurs, moi-même qui ne me laisse pas bernier facilement en posant une tonne de questions, ce n'est que deux jours plus tard que je me suis rendu compte qu'un conteur-menteur de village m'avait berné au détour. C'est en me faisant croire que les poissons les plus vigoureux de son village proviennent des eaux glacées de l'Océan Arctique et qu'ils arrêtent près de chez lui, après un long processus de sélection naturelle, vu le barrage de castor entre deux lacs. Il en a pêché (à la manière amérindienne) environ 300 en deux heures, en s'assoiant sur le barrage !!! Mais... mais attendez... c'est impossible! Une voisine m'a rapporté qu'un autre était si bon menteur et si crédible dans ses menteries, qu'après s'être fait filmé à son insu en travaillant, en congé maladie, il a eu gain de cause au tribunal, malgré la preuve en béton contre lui et ce, en se défendant sans avocat! Sur les trucs légendaires de chasse à l'original de la famille Bellehumeur, même 25 ans après le décès de Viateur, on raconte encore mot à mot ses supposées prouesses qui n'ont jamais été dûment écrites.

Traditionnellement, parce qu'on parle véritablement de tradition de conteurs-menteurs au Québec, on les retrouve rarement avec un micro sur des scènes, mais plutôt dans les soirées familiales, au dépanneur du coin, bref, dans un endroit où il y a possibilité de raconter. Si le contexte est bon, il y a une chance de devenir l'attrait principal de l'heure et de se faire reconnaître comme ayant une place bien singulière dans la communauté: celle de la personne qui a le don de « *nous en pousser des vertes et des pas mûres* » pour nous sortir de notre quotidien. On en entendra dire : « Par contre, aujourd'hui, je l'écoutais parler et je suis à peu près sûr que c'était vrai. Est-ce que tu l'as entendue, son histoire? ». Après avoir laissé une large part des puissants dogmes religieux de côté, on dit souvent que le monde dans lequel on vit est rempli d'incertitudes. Les conteurs menteurs de chez nous sont là pour nous rappeler avec verve et passion que, si rien n'est certain, donc tout est possible!

Il est clair qu'à long terme, l'histoire risque de ne pas retenir beaucoup de ces légendes à la suite de la mort de leur « *inventeur* ». Ce qui se transmet mieux, c'est le savoir-faire. À force de côtoyer ces légendes vivantes, on observe les trucs et on se prend à embellir une anecdote récente lors d'une discussion autour du feu. Si plusieurs cherchent des vérités avec un grand V dans les contes, on les trouve à foison dans les spectacles de festivals, ou dans les livres de contes qui sont de plus en plus populaires au Québec. Le public habitué à consommer les biens culturels cherche et trouve. Pour ce qui est de l'art populaire pour aller cueillir jusque dans le moindre patelin du Nord-ouest québécois, il faut prêter l'oreille et comprendre toute la richesse des valeurs transmises dans les menteries sur fond de vérité. Ce qui ne semble pas très raffiné, cache souvent une grande subtilité entre les lignes.

En terminant, j'aimerais rappeler qu'en pays neuf, il nous semble normal de raconter des légendes où les principaux personnages sont encore vivants. Est-ce une de nos traits distinctifs ou une étape de notre développement? L'avenir le dira.

Visitez le site Web de Guillaume Beaulieu : <http://www.guillaumeconteur.com> « *Une dose d'imaginaire pour outrepasser le réel* ».

[\[Retour au sommaire\]](#)

Déjeuner avec un « même »

Par Jean-Sébastien Dubé



*Sur un cheval blanc je t'emmènerai
Défiant le soleil et l'immensité
Dans des marais inconnus des Dieux
Loin de la ville
Uniquement nous deux*

La légende du cheval blanc
Claude Léveillée

Je vais essayer de faire ça simple parce que ce n'est pas évident...

Point de départ: dans mon spectacle «*Chevaucher les seuils – Contes d'au-delàs et de là-hauts*» il y a une figure qui revient dans la plupart des contes, soit celle du cheval blanc. C'est le passeur, celui qui permet aux vivants de traverser vers divers au-delàs.

« Dans le chamanisme asiatique, le cheval est le symbole du pouvoir magique et le guide des morts qui passent dans l'autre monde. »

« Le symbolisme du cavalier est lié au cheval, qui est presque toujours un animal mystérieux, jaillissant des ténèbres souterraines pour renouveler les énergies vitales du monde. »

Vecoli, Fabrizio, Le petit livre des symboles, Éditions FIRST, 2007, p. 40.

Mais ce personnage du cheval n'apparaît pas dans le dernier conte du spectacle... Et je cherche depuis un certain temps comment l'y intégrer.

Le mercredi 17 février dernier, vers 5 h 45 du matin, j'étais en train de faire un peu de recherche pour transcrire « *Le ventre de l'enfant* », conte qui justement clôt mon spectacle et que j'appelle « *L'homme à la fin du monde et l'enfant* ». Il s'agit d'un conte hindou que j'ai trouvé dans le Cercle des menteurs de Jean-Claude Carrière.

De la façon dont je le raconte, c'est l'histoire du dernier homme sur terre qui marche dans un marécage. Au moment où il va se laisser aller à mourir, épuisé, il rencontre un enfant blond et souriant. L'enfant lui offre de se reposer... puis l'avale. Dans le ventre de l'enfant, l'homme découvrira un monde (montagnes, prairie, ruisseau, village) et vivra toute une vie (mariage, deuils de proches, naissance, devenir grand-père), puis en jouant avec son petit-fils dans ses vieux jours, il est avalé par ce dernier. Puis l'homme se retrouve dans un marécage, face à un petit garçon qui lui demande s'il s'est bien reposé...

En fouillant avec le véritable nom du héros hindou, Markandeya (un bon mot-clé rare pour Google - mais un nom difficile que je n'emploie pas quand je conte), je parviens à retracer une version en français du « *Livre de la*

forêt » qui est le troisième des dix-huit livres du Mahabharata². En cherchant dans le document PDF d'une quarantaine de pages, je retrouve le passage d'une vingtaine de lignes qui correspond à mon conte.

Par cette version du Mahābhārata, j'apprends ce qui se passe après que j'aie terminé ma narration. L'homme (Markandeya) découvre que l'enfant dont il est question dans le conte n'est nul autre qu'un des avatars du dieu Vishnu. Ce dernier enseigne à l'homme qu'il est en Toute chose et que, lorsque Brahma se repose, il avale l'univers (donc Tout est en lui?) et en prend soin jusqu'à ce que Brahma se réveille. Alors, il n'a qu'à restituer le Tout...

Je me mets à lire un peu sur la mythologie hindoue. Je découvre que si, pour eux, le temps est cyclique (ce que je savais), il se divise en quatre grandes périodes appelées Yogas (ce que j'ignorais) qui durent chacune plusieurs milliers d'années. Il s'agirait en quelque sorte de l'été (Satka ou Krita Yoga), du printemps (Treta Yoga), de l'automne (Dvapara Yoga) et de l'hiver (Kali Yoga). Les hindous croient que la civilisation humaine dégénère spirituellement au cours de la Kali Yoga, ce serait le déclin, l'hiver de la moralité. Après les calamités du Kali Yoga, alors que l'humanité se vautre dans le péché, le monde s'éteint.

Mon conte se déroule après cette fin, mais avant qu'un nouveau cycle ne recommence, dans un «No Man's Age», en quelque sorte...

Yudhistira³ interroge Markandeya qui reste seul vivant entre un âge et l'autre, sur la fin du monde. C'est Vishnu qui crée les éléments d'où sortira le monde. Les quatre âges durent douze mille ans, ils forment un éon, mille éons un jour de Brahma. À la fin d'un éon, dans l'âge Kali, tout se dégrade. »

Plus loin dans l'histoire Yudhistira demande à Markandeya de décrire les signes du retour de l'âge d'or. Markandeya décrit comment le monde se dégrade âge après âge. Lorsque la fin d'un âge s'approche, c'est la décadence, la loi ne prévaut plus. Description de l'âge kali (Kali Yoga), et des destructions de la fin d'un âge. Mais le monde renaît à partir des brâhmanes, et c'est de nouveau l'âge Krita. La prochaine ère sera celle de Kalkî. Je m'empresse d'aller lire sur Kalkî et ce que je trouve me laisse pantois. Je passe les dix minutes suivantes devant mon ordinateur à dire tout haut :

Ben voyons donc... T'es pas sérieux... C'est pas possible...

Kalkî, c'est l'ultime avatar de Vishnu⁴ (le dixième ou le vingt-deuxième, selon les versions). Celui-là, et lui seul, par qui l'âge d'or du Satya Yoga peut revenir. La forme de Kalkî, je vous le donne en mille: un cheval blanc (ou un cavalier sur un cheval blanc). Donc, si l'enfant de la fin du monde de mon conte est en fait un avatar de Vishnu qui s'incarnera en cheval blanc Kalkî pour que le monde renaisse... C'est donc que le cheval blanc est dans mon conte depuis le début !

Bon, je suis croyant (en un Dieu pas très bien défini) et surtout je crois à la puissance évocatrice des contes. Je crois certainement qu'ils portent des messages qui nous échappent. Je crois que les contes, du moins plusieurs

² Le **Mahābhārata** (littéralement « La Grande Inde ») est une épopée sanskrite de la mythologie hindoue, dont le volume comporte quatre vingt dix milles strophes réparties en dix huit livres (*parvan*). Source Wikipédia

³ Yudhistira est l'un des cinq frères Pandava, dans la grande épopée indienne.

⁴ Vishnou ou Vishnu (sanskrit), également appelé Hari, est le deuxième dieu de la trimourti (également appelée la « trinité hindoue »), avec Brahma et Shiva. La trimourti incarne le cycle de manifestation, conservation et dissolution de l'univers dont Brahma est le créateur, Vishnou le protecteur et Shiva le destructeur. Vishnou est généralement représenté assis ou se reposant sur un lotus. Source Wikipédia

contes, sont sacrés. Une fois cela établi, je reste très inconfortable avec ceux qui tentent de faire de la religion avec les contes. C'est généralement de la récupération de symboles.

Comme le dit Guth des Prez, ces histoires sont sacrées... mais profanes. Profane : qui n'est pas consacré, qui n'est pas initié, ignorant, vient directement du latin *profanum* (de pro: devant et fanum : lieu consacré).

En même temps, j'ai entendu trop d'histoires de conteuses et de conteurs mis face à des coïncidences de la sorte: un conteur qui découvre que le lutin inventé par les animateurs d'un camp de vacances pour reconforter les enfants a d'étranges parentés avec un esprit amérindien du coin. Fred Pellerin qui rencontre un parent d'Ésimésac Gélinas qui se dénude le bras pour lui montrer une marque ressemblant à la rivière Saint-Maurice... Marque que Pellerin avait imaginée sur le bras de son héros. Ainsi de suite.

Lorsqu'on fabule le monde, il nous le rend bien. J'aime ce passage d'*Illusions - Le Messie récalcitrant* de Richard Bach:

« Si tu veux t'exercer à être fictif pour quelques temps, tu comprendras que des personnages fictifs sont parfois plus réels que les gens possédant des corps et des cœurs battants. »

Mais là, ma propension à choisir sans même m'en rendre compte des histoires avec des messagers célestes dedans, ça commence à ressembler sérieusement à un abonnement. Je ne suis pas paranoïaque, mais est-ce que je devrais y voir un signe? J'ai déjà dit à ma très religieuse mère que les contes, c'était ma spiritualité à moi. Disons que c'est en train de prendre un nouveau sens...

Si on exclut ce caractère sacré, il faut bien admettre que le cheval blanc apparaît dans de nombreux mythes. Pour moi, il est clair que je suis face à un *même*, l'une de ces unités minimales qui composent l'ADN de la culture, selon Richard Dawkins⁵. Elles ont la capacité de muter et de se transformer pour se transmettre. Au sens le plus strict, le motif du cheval blanc est viral.

Il est 6 h 30 du matin.

Mes enfants se réveillent. Je m'en vais m'habiller et préparer leur déjeuner. Tout le long du repas, je suis particulièrement silencieux. À travers les boîtes de céréales, y'a comme un cheval blanc qui me fixe entre les deux yeux.

Une amie conteuse dont le conjoint est décédé il y a quelques années me confiait qu'elle est convaincue qu'il est toujours là avec elle, tout près, à l'écoute et qu'il lui envoie des signes. S'intéressant au fait que plusieurs de mes histoires traitent du voyage vers l'«aut' bord », elle était d'avis que j'avais un rôle particulier à jouer comme conteur parce que, selon elle, ce sont habituellement les femmes qui ont cette sensibilité. Je ne sais pas si un tel rôle existe ou m'est dévolu, mais j'ai ma petite explication très prosaïque sur la question de la synchronicité, d'aucuns diront de l'apophonie⁶, (qu'est-ce que j'aime ce mot!) dont j'ai parlé plus haut en termes d'«abonnement». Du moins, cette explication vaut en ce qui concerne ma fascination pour les histoires spirituelles.

⁵ Richard Dawkins, né le 26 mars 1941 à Nairobi, est un biologiste et éthologiste britannique, vulgarisateur et théoricien de l'évolution, membre de la Royal Society. Professeur à l'Université d'Oxford[1], Richard Dawkins est l'un des académiciens britanniques les plus célèbres

⁶ En psychiatrie, une apophénie est une altération de la perception, qui conduit un individu à attribuer un sens particulier à des événements banals en établissant des rapports non motivés entre les choses. Tout lui paraît avoir été préparé pour lui : pour tester s'il remarque ces bizarreries, etc.

J'ai peu connu la mort. Je n'ai peu ou pas vécu de deuils. J'ai vu au loin son grand manteau passer, l'éclat de sa faux brillant sous la lune à bonne distance. Mais jamais je ne l'ai sentie près de moi, à en avoir les veines glacées. Quand mon grand-père maternel est mort, j'avais douze ans. Il est parti en voyage vers le sud... et n'est jamais revenu. Parfois, je me dis qu'il est encore là-bas sur une île merveilleuse à manger de ces ananas sucrés dont il était friand. Ma grand-mère paternelle est décédée il y a deux ans, j'en avais 37 bien comptés. Elle était si malade et absente que ce fut réellement une délivrance tant pour elle que ses proches de savoir qu'elle reposait désormais en paix. Je n'ai pas connu mes autres grands-parents et j'ai la chance d'avoir encore mes parents, mon frère et mes amis proches.

Ce que je connais de la mort, ce sont les sanglots déchirants des vivants. L'aberration de la mort subite, violente ou du suicide de certaines personnes croisées au hasard des rencontres... jamais des proches, heureusement. Aberration à cause du gaspillage d'autant de talent et de beauté alors que, malgré les horreurs de la vie, je crois sincèrement le monde magnifique et la vie un cadeau. Je ne connais pas la mort. Je me sens dépourvu face à sa fatalité. Pas tant pour moi, mais pour ceux que j'aime. Alors je vis dans la terreur, notamment de perdre mon amoureuse et mes enfants.

Pour ne pas que cette terreur prenne toute la place, pour pouvoir m'endormir le soir, j'apprivoise la mort en racontant des histoires. J'apaise mes craintes en imaginant des mondes merveilleux où je retrouverai tous ceux qui me sont chers après la vie.

Je n'ai pas nécessairement envie de devenir le « conteur-psychopop » de service, mais j'ai déjà affirmé que je contais pour donner un sens aux choses et à la vie. Or, dans *À chacun sa mission, Découvrir son projet de vie* (1999), Jean Monbourquette estime que la poursuite de sa mission donne une raison de vivre et confère un sens à la vie. Il entend mission comme une orientation inscrite dans l'être de chacun en vue d'une action sociale. Pour Monbourquette, prêtre et psychologue, il faut le noter, suivre sa mission nous fait entrer dans le mouvement de concrétion de l'univers et participer à une sagesse et une intelligence universelles appelées Providence. Je ne sais pas si c'est vrai, mais j'ai bien envie d'y croire.

Peut-être que, pour qui se sent conteur, le seul fait de conter donne sens à l'existence, simplifie la vie. De quoi s'occuper avant de mourir, non?

Note de l'édition : L'article a été extrait de billets parus initialement le 23 février et le 10 juin 2010 sur Tenir conte – Carnets de Jean-Sébastien Dubé : <http://tenirconte.wordpress.com/2010/02/23/dejeuner-avec-un-meme/> et <http://tenirconte.wordpress.com/2010/06/10/repondre-au-courrier-3/>

[\[Retour au sommaire\]](#)

Histoire et regards contemporains sur la mythologie

Par Marc Aubaret



« Sans lien poétique, nous sommes spirituellement coupés de l'univers et des autres hommes, il nous manque alors le sens de l'infini, l'intuition de l'unité vivante, la perception du sacré, l'initiation aux mystères de l'Être »

Pierre Thuillier, « La grande implosion. Rapport de l'effondrement de l'Occident » - 1999-2002 - Paris – Fayard

Le mythe est d'abord un récit, et son origine est orale » nous dit le dictionnaire culturel de la langue française. Cette caractéristique fait de ce genre un objet essentiel de l'orature. Le mythe est à ce point fondateur qu'il est la source qui donne sens à bien des éléments symboliques et à des modes de pensées qui peuvent parfois paraître étranges aux occidentaux. **Marc Aubaret,**

directeur du Centre méditerranéen de Littérature orale éclaire ici la place du mythe dans la société occidentale et évoquer l'histoire de ses différentes représentations.

De tout temps, l'homme a eu besoin de tisser « des réseaux de croyances et de certitudes, grâce auxquels le monde lui devient transparent et grâce à quoi il peut lever l'angoisse que lui laisse l'incertitude, quant à son être, quant à sa destinée, et la certitude quant à sa fin : la mort ». ⁷ Si l'on tente de résumer l'essence du mythe, nous pourrions dire que celle-ci répond à au moins deux fonctions. La première est de rendre toute chose harmonieuse, pour éviter la violence qui menace la société ; la seconde est de chasser l'angoisse. Mais comme dit Freud, « On peut siffler la nuit pour avoir moins peur, on n'en voit pour cela plus clair ». Mythes et croyances n'ont pas pour objectif de dire le vrai, même si parfois ils le disent. Ils ne visent qu'à fabriquer de la certitude.

La mythologie est considérée, par l'équipe du CMLO, comme un genre majeur de la littérature orale. Les mythes explicitent l'origine des choses et organisent les grands vides inaccessibles. Ils sont l'un des principaux socles fondateurs des sociétés humaines. À la source des religions, et par répercussion des tabous, des rituels... ils participent à la construction des cadres dans lesquels les communautés s'organisent.

Le monde occidental en a très vite fait un support pour penser l'homme en société, mais certains peuples ont conservé ces grands récits fondateurs comme supports à leur foi.

HISTOIRE DU MYTHE ET DE LA MYTHOLOGIE EN OCCIDENT

Même s'il est évident que les mythes sont « des récits fondateurs que les membres d'une société se transmettent de génération en génération depuis les temps les plus anciens » ⁸, ce genre essentiel de la littérature orale n'est pas facile à définir. Il est si souvent associé en Occident aux mythes grecs et romains qu'il semble automatiquement rattaché à la culture savante. La littérature, la philosophie, le théâtre, la psychanalyse, les arts y ont puisé depuis la nuit des temps de nombreuses sources d'inspiration et l'ont modelé en relation aux mutations des modes de pensée. De ce fait, on a beaucoup de mal à le concevoir aujourd'hui comme un genre de la tradition orale. Pourtant, sans la prise en compte de la dimension orale des mythes, une vision pleine et entière de ce genre ne serait pas abordée.

⁷ *Mythes et croyances du monde entier*. Tome I. Le Monde indo-européen / s.d André Akoun - Lidis Brepols, 1985.

⁸ Pierre Bonte et Michel Izard, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Puf, 1991, p. 498.

Il ne faut pas oublier que le monde occidental, qui voudrait aujourd'hui imposer sa façon de voir au monde entier, a fondé sa civilisation et ses savoirs à partir d'un choix : celui de la rationalité. Ce choix remonte au V^e siècle av. JC, en Grèce, lorsque Socrate et Platon inventent la métaphysique qui affirme que « l'Homme est un être de raison ». Comme le relèvent les historiens des religions, « la mythologie dont nous entretenons Homère, Hésiode et les poètes tragiques est déjà l'aboutissement d'une sélection et représente une interprétation d'une matière archaïque devenue parfois inintelligible »⁹.

Cette philosophie tente donc de raisonner l'irraisonnable. Le mythique qui se déploie chez Platon a déjà pour vocation l'intégration sociale. Car, comment une cité peut-elle vivre sans mythes pour tisser les fondements de la mémoire collective?

Durant le **Moyen Âge**, les mythologies - grecques, romaines, germaniques, scandinaves et celtiques - qui occupaient jusque-là les imaginaires occidentaux, se voient peu à peu englobées par la puissance de la religion chrétienne. Le monothéisme impose la croyance et ramène le mythe à la foi. Ce Dieu unique qui doit remplacer des panthéons titanesques s'avère être une vraie révolution qui sera tempérée par l'Hagiographie. Les lieux consacrés à des dieux païens sont recouverts de chapelles consacrées à des saints. Des religions et des civilisations antérieures, le christianisme a hérité une géographie de l'au-delà, entre les conceptions d'un monde uniforme des morts – tel le *Shéol* judaïque – et les idées d'un double univers après la mort, l'un effrayant (l'Hadès) et l'autre heureux (Les Champs Élysées des Romains). Mais plutôt que de reléguer sous terre les deux espaces des morts, les chrétiens du Moyen-Âge ont placé les justes au ciel. Leur conception du jugement dernier les obligea aussi à penser la place des âmes en attente et ils inventèrent à la fin du XII^e siècle le concept de purgatoire.¹⁰ Cette pensée de l'intermédiaire fut sûrement un moteur puissant à la conversion des païens et la cartographie du transcendant est devenue de plus en plus précise faisant oublier les conceptions antérieures que proposaient les mythologies. Peu à peu, le terme de mythologie prend à cette période le sens d'« étude des choses fabuleuses » (1403). L'Europe chrétienne est installée « dans l'immobilité rassurante et close de son théocentrisme ».

À la **renaissance**, les mythes deviennent l'expression d'un idéal à reconquérir. L'Occident se découvre une âme vagabonde, une âme ethnographique qui va accompagner la découverte de l'ailleurs et de l'Autre.¹¹ Les mythes posent alors le problème de la compréhension humaine et de l'appréciation historique. Ils sont au cœur d'une médiation sur l'homme qui va étendre à toute spéculation religieuse le jugement porté sur l'origine naturelle des mythes. Ces derniers servent alors à l'exaltation de l'humanité héroïque; ils fournissent les fondements d'une morale universelle. Leur existence est justifiée par le fait qu'ils permettent de « faire pénétrer dans l'âme des multitudes viles la crainte de Dieu, la foi, la probité, la tempérance »¹².

À la fin du Quattrocento, s'ajoute, à cette forme de morale utilitaire, une physique qui faisait de Vénus une puissance génératrice d'amour animant tout l'univers.

⁹ *Dictionnaire des mythologies* - Tome 2, dir. Yves Bonnefoy, Flammarion, octobre 1999, p. 1392.

¹⁰ Jacques Le Goff, *La naissance du purgatoire*, Folio Histoire, 1981, p. 12.

¹¹ Dans sa leçon inaugurale au collège de France, Claude Lévi-Strauss fait remarquer que « Ce que nous nommons Renaissance fut, pour le colonialisme et pour l'anthropologie, une naissance véritable... » *Le Diable danse sur les corps de damnés dont il gave une bête infernale. La chute dans le péché, le mal, le monstrueux hante le Moyen Age chrétien. L'exploitation massive du thème, la fréquence des représentations disent aussi la séduction de l'horrible qui est un des traits caractéristiques de l'époque (*Hans Memling ; l'Enfer, fin du XV^e siècle, Strasbourg, Musée des Beaux-Arts*)

¹² *Mythes et croyances du monde entier - Tome V - Le monde occidental moderne*, dir. André Akoun, Lidis Brepols, 1985, p. 402.

Au siècle des lumières, la mythologie passe d'un ensemble de motifs à l'élaboration d'un savoir. Jean Starobinski, dans un article intitulé « le mythe au XVIIIe siècle »¹³, nous dit que « la connaissance de la fable est alors la condition première de la lisibilité du monde culturel. Elle fonctionne comme un système de reconnaissance entre individus qui savent déchiffrer les attributs dont les fictions du mythe sont chargées. L'univers de la fable est un système interprétatif conventionnel, généralisé, stabilisé qui induit des habitudes esthétiques et des recours stéréotypés. L'histoire ne le traverse pas »¹⁴.

Le mythe va aussi, à cette époque, servir la subversion. En se moquant de Jupiter, c'est le souverain que l'on vise. En faisant comme Voltaire l'apologie de la fable païenne, c'est le christianisme que l'on attaque. À côté de la construction pédagogique, du code mythologique détemporalisé, une constellation de figures de projection se dégage des structures mythiques traditionnelles qui deviennent ainsi le support d'assouvissements imaginaires. Le mythe devient peu à peu objet d'interprétation et constitue une vraie science. « Porter sa curiosité jusqu'à tenter de percer les divers sens ou les mystères de la fable, entendre les différents systèmes de théologie, connaître les cultes des divinités du paganisme est une science qu'on nomme mythologie »¹⁵. Comme le souligne encore J. Starobinski, le mythe renaîtra, non de son emploi, mais des interprétations d'abord utilisées à son encontre.

Le mythe, dans les sociétés traditionnelles, cherchait à répondre à des questions philosophiques et à mettre toute chose en place, de façon à rendre le monde pensable, sans contradiction et sans mystère. Les idéologues reprenaient à leur façon ce même discours. Mais dans la pensée mythique, ce sont des objets sensibles - des minéraux, des plantes, des animaux, des êtres vivants (dieux, démons, sorciers...) - c'est-à-dire tout ce que le monde dans lequel vivent les peuples traditionnels offrait à leurs pratiques et à leur vécu. Ils intégraient ces réalités sensibles dans une histoire qui se raconte. Avec l'avènement de la rationalité, il y a comme une distance de plus en plus grande entre le monde sensible et l'homme. Les entités qu'utilisera alors le discours seront des entités abstraites. On passera du mythe à la philosophie.

Au **XIXe**, le **romantisme** allemand nous amène d'autres éclairages sur cette rapide histoire de la perception du mythe en Occident. La science moderne des mythes est inséparable de la relativisation de la mythologie grecque et romaine provoquée par l'introduction de la tradition orientale dans l'espace mental européen. En Allemagne, la mythologie indienne déclencha une véritable attente mystique chez les penseurs, littérateurs, poètes et philosophes.¹⁶

On aperçoit des rapports multiples entre le mythe, le moi et le monde. Le mythe dévoile. Les philosophes du XVIIIe en finissaient avec le mythe, les romantiques commencent avec lui.

« La philosophie de la mythologie baigne, au début du XIXe siècle, dans cette religiosité nouvelle. La puissance du mythe est affirmée ; on croit à une régénération, une rédemption par le mythe, et en l'existence d'une patrie du mythe : l'Inde. Par lui, on dépasse les contradictions de la nécessité et de la liberté, de la finitude et de l'infini ; grâce à lui on renoue des liens brisés, on retrouve le sentiment de l'universel, on restaure l'harmonie entre l'homme et le monde »¹⁷.

Le mythe fournit un cadre à la synthèse que l'on veut réaliser entre la littérature et la religion, l'art et la foi ... Cette période promeut le folklore en tant que production de l'esprit humain et fait du mythe le résidu d'une

¹³ « Le mythe au XVIIIème siècle », in *Critique*, Paris, Éditions de Minuit, 1977, n°366.

¹⁴ *Mythes et croyances du monde entier*. Tome V. Le monde occidental moderne, dir. André Akoun, Lidis Brepols, 1985, p. 404.

¹⁵ Chevalier de Jaucourt, dans l'article « fable » de l'Encyclopédie Universalis.

¹⁶ Voir Hölderlin, Novalis, Schlegel, Schelling, Görres, Creuzer, etc.

¹⁷ *Mythes et croyances du monde entier*, op. cit., p. 405.

révélation primitive. Avec les frères Grimm (1786-1859), la mythologie se confond avec le folklore¹⁸. Au milieu du XIXe siècle, des chercheurs se penchent sur la comparaison des mythologies et sur l'analyse du langage mythologique. À la fin de ce même siècle, la mythologie comparée fut l'objet de critiques multiples. On lui reproche son caractère systématique, son abusive extension, la fragilité de l'hypothèse sur laquelle elle était fondée, celle de l'unicité d'une langue originale. Une nouvelle approche de la mythologie se réclamant des travaux des ethnologues s'esquissait¹⁹. Elle faisait des mythes les produits de l'imagination primitive, une tentative d'explication des phénomènes naturels, la fausse science d'une époque où la vraie science était impossible. Elle se proposait d'étudier, à partir de matériaux collectés sur le terrain, les traditions populaires et la survivance d'états antérieurs chez les peuples civilisés. L'état psychologique était érigé en principe explicatif.²⁰

L'histoire de la mythologie au **XX^e siècle** ne peut être disjointe du décentrement des perspectives dont s'est accompagnée la critique de l'ethnocentrisme, et d'abord de l'eurocentrisme. Elle est solidaire de l'évolution des sciences humaines à tous les niveaux, y compris institutionnel. La substitution de l'appellation « peuples sans écriture » à « peuples non civilisés » pour désigner la chaire d'anthropologie hier occupée par Claude Lévi-Strauss est hautement significative. La psychanalyse, la linguistique, autant que l'histoire des religions et la philosophie (et bien d'autres disciplines) contribueront à éclairer tout au long de ce siècle la complexité du mythe. Mais cette histoire occidentale ne suffit pas à comprendre le mythe. L'anthropologie nous a appris, au XXe siècle, qu'une des chances de pouvoir définir le mythe et de repérer ses fonctions était de passer par l'étude des cultures orales où le mythe est encore vivant et où il « constitue le support même de la vie religieuse »²¹.

Mais là aussi, ces études sont insuffisantes si elles ne sont pas croisées par des recherches sur d'autres mythologies plus anciennes, notamment celles du Proche-Orient antique (Mésopotamie, Egypte, Monde Indo-Européen, Inde...). En se limitant à l'étude des mythologies primitives, on risquerait de donner l'impression qu'il existe une solution de continuité entre la pensée archaïque et celle des peuples dits « de l'histoire ». C'est la prise en compte d'un ensemble de récits de sources variées qui permet d'éclairer la dimension complexe des systèmes de représentations qui participent fortement à la construction des logiques symboliques des communautés.

Penchons-nous donc un instant sur les mythes des sociétés dites de « tradition orale ». Dans une société où il sert encore aux fondations sociales, le mythe tend à expliquer la totalité du réel et à justifier ses contradictions. Il propose aussi une hiérarchie dans la succession des événements fabuleux. Une des grandes fonctions du mythe est alors le récit de la venue à l'existence de chaque chose : le monde, l'homme, une espèce animale, une institution sociale...

Le problème majeur pour aborder ces mythes est notre naturel ethnocentré qui oriente notre pensée à partir de représentations extrêmement occidentalisées. En fait, les représentations de l'univers, du cosmos sont nombreuses et variées. Elles dépendent de diverses relations à l'environnement et à une histoire culturelle, sociale, culturelle... qui fonde la plupart du temps ses origines dans des temps mythiques.

Un de ces fondamentaux est traité avec beaucoup de science par *Philippe Descola* dans son excellent livre « Par-delà nature et culture »²² où il nous instruit les conséquences de la distribution ontologique sur les structures et

¹⁸ Le terme folklore est ici entendu au sens étymologique de science du peuple.

¹⁹ Bachofen, Bastian, Wartz, Tylor.

²⁰ Cette explication psychologique prenait place dans un « système de mythologie anthropologique » écrit par A. Lang dans la préface de l'édition française de son article Mythologie.

²¹ *Dictionnaire des mythologies* - Tome 2, dir. Yves Bonnefoy, Flammarion, octobre 1999, p. 1392.

²² Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Éditions Gallimard nrf. coll Bibliothèque des Sciences humaines, 2005.

les propriétés des collectifs. Pour ce faire, il amène son lecteur dans quatre conceptions du monde et du cosmos. Celles des animistes, des totémistes, des naturalistes (occidentaux) et des analogistes.

Dans beaucoup de sociétés de tradition orale, le mythe se définit comme un langage, comme un discours universel où, écrit M. Griaule, « tout est compris, même le désordre ». Dans ces récits, souvent ritualisés, apparaissent les dieux et les hommes, les animaux et les plantes, les génies et les êtres fabuleux, mais aussi certains principes métaphysiques personnifiés : le Chaos, le Vide, la Force... De la sorte, ils constituent l'élément fondamental de la littérature sacrée, partiellement ésotérique, partiellement populaire, mais toujours profonde. Les mythes jouent le même rôle dans les civilisations orales que le dogme des systèmes de pensée ou des religions des sociétés de tradition écrite. Ils se réfèrent le plus souvent à un monde antérieur au monde actuel. Les mythes se font connaissance existentielle de la participation de l'homme et de son groupe au cosmos, connaissance existentielle de l'envahissement réciproque des gens dans les choses, les végétaux, les animaux ou des sujets par les objets. Enfin, ils se font connaissance existentielle du sentiment de l'identité entre le vivant et le monde²³. Leur logique propre manifeste une visée totalisante qui équivaut à la loi organique de la nature des choses, au système global d'explication de tout ce qui est. Chaque groupe va développer ses conceptions mythiques propres, mais les grandes caractéristiques sont proches de cette définition et l'initiateur apprend souvent aux hommes les vérités fondamentales du mythe garant de l'unité sociale du groupe. Le mythe apparaît alors comme l'idéologie essentielle des sociétés traditionnelles. Il est à la fois réaction globale à une situation - celle de l'homme en contact étroit avec la nature et les autres hommes -, moyen de l'action rituelle avec répétition codifiée d'un archétype, renvoi obligé au temps des origines et surtout récit symbolique qui veut instruire et justifier, expliquer et ordonner tout en recelant une part de mystère justifiant son caractère. Le mythe s'articule alors directement à la structure sociale qui se projette en lui. Il apparaît dès lors comme un récit opérationnel lié à la mécanique ou à la dynamique sociale. Trois types s'imposent le plus souvent :

- Les mythes **cosmogoniques** qui racontent la création du monde, souvent réalisée en plusieurs temps avec parfois le recours au démiurge ou au héros civilisateur.
- Les mythes **d'origine**, notamment ceux qui expliquent ou justifient l'apparition de l'homme et de la femme (**Anthropogonie**) et leur inévitable fin, la maîtrise des techniques (le feu, la forge et la cuisson), l'invention des plantes et leur culture, les thérapies et leur pharmacopée.
- Enfin, les mythes de **fondation** de grandes familles où se côtoient dieux (**Théogonie**), héros imaginaires et héros historiques (*Cette dernière partie sera traitée dans le dossier sur l'épopée*). Certains de ces mythes vont jusqu'à envisager la fin de ce monde (**Eschatologie**).

Bien entendu, les mythes, comme tout ce qui vit et même s'ils expriment avant tout la permanence de la mémoire collective, connaissent bien des avatars. Les rencontres du monde noir avec l'islam et le christianisme occasionnent la disparition d'anciennes mythologies devenues incompatibles avec la foi nouvelle et la création de nouveaux récits plus conformes aux exigences du prosélytisme, mais ce sont le plus souvent des formes synchrétiques qui prédominent.

Même si les mythes sont partout semblables dans ce qu'ils expriment, ils sont différents en fonction des multiples façons dont les hommes se représentent le monde. À titre d'exemple, les Achuar démontrent bien que la construction du mythe est dépendante de la relation spécifique au cosmos, au monde, à la façon dont on pense les possibilités de relations entre les éléments (Hommes (morts ou vivants), animaux, plantes...).

²³ Selon les judicieuses remarques de Roger Bastide.

Pour les Achuar d'Amérique du Sud, « la plupart des plantes et des animaux possèdent une âme (Wakan) similaire à celle des humains, une faculté qui les range parmi les « personnes » (aents) en ce qu'elle leur assure la conscience réflexive et l'intentionnalité, qu'elle les rend capables d'éprouver des émotions et leur permet d'échanger des messages avec leurs pairs comme avec les membres d'autres espèces, dont les hommes ». ²⁴ (Voir aussi le travail de Claude Levi-Strauss sur les Bororo et les ethnies voisines in « Le cru et le cuit »). « Dans l'esprit des indiens, le savoir-faire technique est indissociable de la capacité à créer un milieu intersubjectif où s'épanouissent des rapports réglés de personne à personne : entre le chasseur, les animaux et les esprits maîtres du gibier, entre les femmes, les plantes du jardin et le personnage mythique qui a engendré les espèces cultivées et continue jusqu'à présent d'assurer leur vitalité » ²⁵. Ceci démontre l'aspect essentiel et présent de l'importance du mythe pour ces communautés. « Les Achuar établissent certes des distinctions entre les entités qui peuplent le monde. La hiérarchie des objets animés et inanimés qui en découle n'est pourtant pas fondée sur des degrés de perfection de l'être, sur des différences d'apparence ou sur un cumul progressif de propriétés intrinsèques. Elle s'appuie sur la variation dans les modèles de communication qu'autorise l'appréhension de qualités sensibles inégalement distribuées. Dans la mesure où la catégorie des « personnes » englobe des esprits, des plantes et des animaux tous dotés d'une âme, cette cosmologie ne discrimine pas entre les humains et les non-humains ; elle introduit seulement une échelle d'ordre selon les niveaux d'échange d'information réputés faisables ». ²⁶

Les mythes de naissance des éléments présents dans l'univers sont des tous cohérents qui révèlent comment le monde a été transformé, comment l'homme est devenu ce qu'il est : mortel, sexué et obligé de travailler pour se nourrir. Ils nous expliquent aussi ce que font les êtres surnaturels, les ancêtres mythiques et les raisons de leur éloignement terrestre. Il semble qu'une des fonctions essentielles du mythe soit, avant tout, d'organiser les représentations de l'univers, de donner sens aux rituels et aux activités humaines.

Le propre de sa transmission s'avère être le mode narratif. Cette distinction nous permet de l'isoler de certaines autres pratiques (incantations chamaniques ou récitatifs rituels qui sont scandés par des enchaînements de mots et de syntagmes qui divergent du mode narratif). Pour appréhender le mythe, il semble, après avoir éclairé les représentations propres à chaque groupe humain, que quatre grands moments de son déroulement peuvent nous permettre de structurer la matière. Il s'agit plus particulièrement de la cosmogonie, de la théogonie, de l'anthropogonie et de l'eschatologie.

[\[Retour au sommaire\]](#)

²⁴ Descola, op. cit., p.21.

²⁵ Ibid., p.22. Le mythe Nunki. L'esprit des jardins modèle une relation de maternage ferme entre les femmes et les plantes cultivées. Les hommes, pour leur part, considèrent les gibiers comme des beaux-frères.

²⁶ Ibid., p.23.

Rappel des parutions du bulletin du RCQ pour la saison 2010-2011

Par l'équipe du bulletin

Vous venez de lire le **deuxième numéro** du bulletin du RCQ pour la saison 2010-2011. Voici quelques dates à retenir. Retenez également que votre contribution sera toujours la bienvenue! Envoyez votre article à bulletin@conte-quebec.com, avec photo(s) et coordonnées! Si l'article nous parvient après la date de tombée, il sera considéré pour le prochain bulletin. Merci!

	Dates de parution	Dates de tombée
Octobre	1 ^{er} octobre	10 septembre
Décembre	15 décembre	10 novembre
Mars	1 ^{er} mars	10 février
Mai	15 mai	10 avril

[\[Retour au sommaire\]](#)

Souvenirs du colloque 2010 du RCQ

Par l'équipe du bulletin



Une vue de l'AGA 2010 - Sherbrooke,
13 novembre 2010



Michèle Rousseau, membre honoraire 2010 du RCQ –
Sherbrooke, 13 novembre 2010

Le bulletin du **RCQ**

Révision des textes : Nadyne Bédard, Hélène Lasnier, Jean-Marc Chatel

Coordination et rédaction de textes : Mélissa Felix-Séguin, Marie-Agnès Huberlant et Nicolas Rochette

Mise en page : Marie-Pier Fournier, Murielle Larochelle

Courriel : bulletin@conte-quebec.com

Adresse : Comptoir postal Mackay, CP 55085, Mtl, Qc, H3G 2W5